



Edito – Des vœux, pour quoi faire ?

En 2005, un petit groupe de férus d'histoire concrétisait une idée qui couvait depuis quelques années déjà en créant le Cercle d'Histoire de Morschwiller-le-Bas. A l'époque, la plupart de ses membres fondateurs étaient encore des actifs. Vingt années plus tard, certains membres de la première heure nous ont quittés, d'autres ne peuvent plus participer à nos travaux : nous leur dédions à tous une pensée reconnaissante.

Que de chemin parcouru depuis, que de découvertes, que de moments partagés avec un grand nombre de membres, d'amis, de sympathisants !

Que de projets encore ! L'Histoire est un virus dont on n'a pas envie de guérir, un virus que nous essayons de rendre contagieux, parce qu'il fabrique des anticorps à l'oubli et aux ravages de la manipulation des peuples.

Il propage une addiction à la quête toujours perfectible de nos racines, de l'empreinte de notre passé, pour comprendre le présent et espérer un futur meilleur.

Au-delà des formules parfois creuses, exprimer ses vœux à ceux qui comptent pour nous, pour ce qui compte pour nous, n'est pas une formalité répétitive lorsqu'ils sont sincères. Les vœux peuvent avoir la vertu de nous fédérer autour de ces trésors essentiels que sont la santé, la paix, le bonheur, l'amitié, trésors inaccessibles pour un grand nombre de peuples de la planète, victimes de l'amnésie de l'Histoire et de la fourberie d'une poignée de dangereux psychopathes.

Je fais le vœu que notre virus contamine le plus grand nombre de nos concitoyens, les jeunes générations en particulier, pour que l'Histoire à écrire n'ait pas à rougir de conserver son grand H.

A tous, bonne année 2025 !

Marie-Christine et le comité de rédaction.



Hommage à Louis Schittly



Louis Schittly nous a quittés mercredi 1 janvier à l'âge de 86 ans.

Lors de notre HistOgram n° 22 du 18 mars 2022, nous avons salué ce personnage hors du commun, médecin-paysan engagé, cofondateur de « Médecins sans Frontières » avec Bernard Kouchner, codétenteur du prix Nobel de la Paix, qui a porté secours à de nombreuses victimes de la folie des hommes (Biafra, Vietnam, Afghanistan, Soudan du Sud).

Écrivain de la vie, « Kingalabühr » (éleveur de lapins) comme il aimait à se décrire, il fut aussi un grand défenseur de notre langue alsacienne et de la petite paysannerie.

Le 18 février 2023, la salle du Cercle St Ulrich de Morschwiller-le-Bas était comble lors de la projection de son film *d'Goda*.

Chaque rencontre avec lui était un cadeau, nous ne l'oublierons pas.

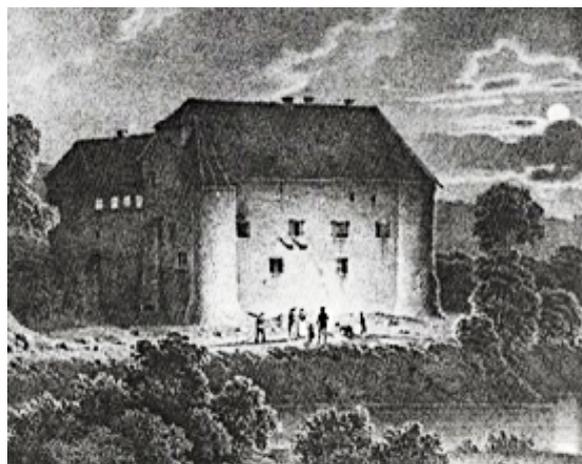
Les châteaux de notre région. Épisode n°4 : le château disparu de Brunstatt (Jean-Marie Nick)

Presque toutes les communes de la périphérie de Mulhouse avaient un château sur leur ban. C'est le cas de Brunstatt où l'édifice fortifié était en chantier à la fin du XIIIe siècle. Il est alors aux mains de Cuno de Bergheim qui, pour devenir le vassal du comte Théobald de Ferrette, lui remet le château.

Brunstatt, avec son château pour centre administratif, devient ce que l'on nomme dans le jargon des médiévistes un "fief-oblat". En 1324, la suzeraineté de cette seigneurie échoit aux Habsbourg par suite du mariage de Jeanne de Ferrette avec Albert II le Sage.

Lors de la guerre de Mulhouse en 1468 (Mülhauserkrieg), les nobles de Haus (von Hus), nouveaux vassaux depuis 1361, voient la basse-cour du château (le lieu des dépendances, rien à voir avec un poulailler) incendiée par les Bernois, alliés de la jeune république de Mulhouse.

À partir de 1495, le château passe aux mains des comtes helvétiques de Thierstein, auxquels succède, en 1523, le comte de Salamanca-Ortenburg qui en octroie le fief à la ville de Mulhouse en 1581.

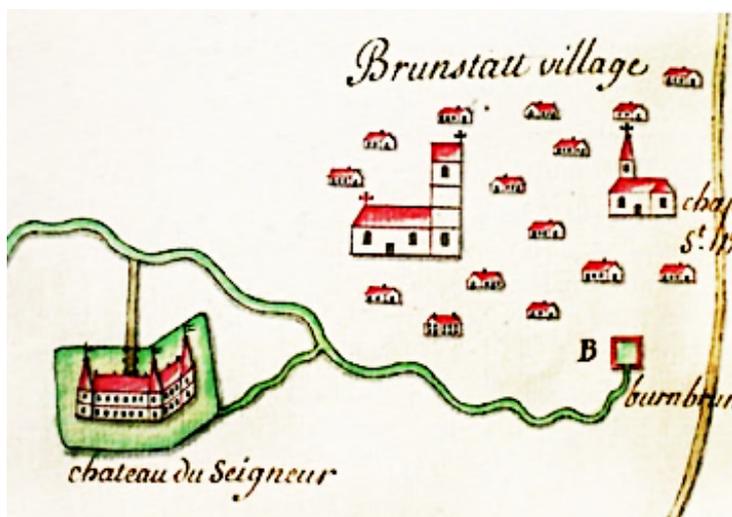


Le château de Brunstatt, 17 années avant d'être rasé
lithographie de Jacques Rothmuller (1804-1862)



Le château de Brunstatt lors de l'attaque bernoise en 1468 vu par Paul Binder (1899-1957).

Le château de Brunstatt était une Wasserburg (château entouré d'eau) flanquée de quatre tours cylindriques et ceinte de douves vives arrosées par le Burnbach. Malheureusement, cette belle construction, d'après une lithographie de Rothmuller en 1839, a été sacrifiée à la création de la ligne ferroviaire de Mulhouse à Belfort en 1856. En effet, le château a entièrement disparu pour faire place à ce qui est devenu la gare de Brunstatt. Pour se souvenir de l'édifice noble, il ne reste que la rue du Château.



Brunstatt et son château (Archives départementales du Haut-Rhin).

A l'époque de Louis XV, la construction du château Zu-Rhein et de l'ancienne église

Au 18^{ième} siècle notre village a connu de profondes évolutions qui se sont traduites par des vestiges aujourd'hui disparus.

En premier lieu, le château Zu-Rhein, que Franz-Joseph-Konrad von Zu-Rhein a fait construire en 1726. Ce « Landschloss », château de campagne bâti dans le style Renaissance, est peut-être édifié à l'emplacement de l'ancien château, mais sans preuve formelle. Il a été qualifié de « certainement le plus beau de tous les châteaux des Zu-Rhein ».

Lors de la construction, la taille des pierres a été assurée par l'entrepreneur du bâtiment et maître-tailleur de pierres Vogt de Guebwiller. Ce dernier venait-il du Vorarlberg ? L'un de ses fils épousa la fille d'un aubergiste de Morschwiller et s'établit ici, raison pour laquelle on appelait les Vogt les « tailleurs de pierres ».

Le blason des Zu-Rhein était gravé sur le portique d'entrée, mais a été endommagé en 1789.

Nous avons résumé l'histoire du château dans notre HistOgram n° 10.



En second lieu, l'ancienne église du village.

A l'époque, Morschwiller ne disposait que d'une chapelle. Elle se situait à l'emplacement où plus tard se dressait le noyer du haut, sur le côté droit de l'angle du cimetière, angle qui existe encore aujourd'hui (actuel jardin d'inspiration médiévale).

En 1762, sous la houlette du premier curé de la paroisse Antonius Schmidt (auparavant, elle était administrée par l'abbaye de Lucelle), les paroissiens remirent en chantier l'église dont les travaux avaient été interrompus dans les années 1680. Les coûts de construction de l'église furent couverts par le châtelain Zu-Rhein et les habitants du village. Les paysans assuraient le transport des matériaux et toute la communauté,

hommes, femmes, filles et garçons, participaient aux travaux de construction, qui ainsi furent rapidement menés à leur terme.

Le 4 juillet 1766, fête de la St Ulrich, le curé Schmidt inaugura la nef. L'église était achevée.

Selon la chronique paroissiale, le couple Habersetzer (qui possédait le moulin du bas, plus tard détruit par un incendie) avait fait élaborer le tabernacle. Il offrit en 1784 deux ostensoirs pour accueillir les reliques de St Ulrich et de St Sébastien.

Trop petite et vétuste un siècle plus tard, elle fut remplacée par l'édifice actuel.

En troisième lieu, les fabriques, dont l'installation dans la commune de Morschwiller fut engagée vers la fin du 18^{ième} siècle par M. Jean HOFER, citoyen de la ville de Mulhouse. Il s'agissait d'une succursale des établissements mulhousiens.

« Lorsque Jean HOFER commença la construction de sa fabrique, il était encore un jeune homme célibataire, très instruit et doté d'un puissant esprit d'entreprise. Il venait chaque jour à cheval à Morschwiller pour superviser lui-même son entreprise ... » (extrait de la chronique de Paul Würtz).



L'Alsace sous Louis XV : une paix relative ! (suite) : la guerre de Sept Ans (1756-1763)

Cette guerre rebat les cartes des récentes alliances européennes. Cette fois-ci, la France est alliée à l'Autriche et à la Russie contre la Prusse et l'Angleterre ! Il s'agit véritablement d'un conflit de portée mondiale, attisé par les rivalités coloniales entre la France et la Grande-Bretagne.

A l'issue du conflit, la France perd la quasi-totalité de son premier empire colonial (Nouvelle-France en Amérique du Nord, Inde) au profit de l'Angleterre.

La Prusse renforce son influence sur l'espace du Saint Empire germanique et fragilise la prééminence de l'Autriche.



La prise de Québec par les Anglais huile sur toile par Hervey

Le bilan humain de cette guerre préfigure celui des conflits à venir. Les populations d'Europe centrale ont été les principales exposées aux pillages et autres exactions des militaires, avec pour conséquence la famine et les maladies.

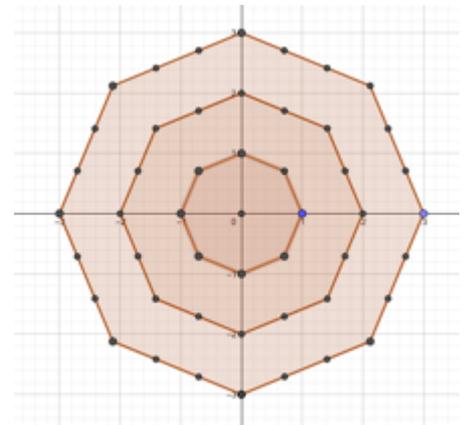
S'en suivent les victimes des ravages cruels par les Anglais sur les populations de la Nouvelle-France, mais comme toujours, il n'y avait pas les « bons » et les « méchants » : les Français, de leur côté, ont été les auteurs d'actes inexcusables sur les populations civiles lors de leurs campagnes.

Par ailleurs, des dizaines de milliers de marins sont morts de maladies (scorbut, typhus...).

L'Alsace sort épargnée de ce conflit, hormis les hommes enrôlés dans l'armée de la Couronne.

L'énigme du professeur Gérard : clin d'œil octogonal à 2025

- On place un point au centre d'un octogone régulier de côté 1, et un point à chacun de ses sommets. **Combien compte-t-on de points ?**
- Puis on trace un deuxième octogone régulier de même centre et de côté 2 et on place un point à chacun de ses sommets et au milieu de chaque côté : la distance entre deux points successifs sur cet octogone est égale à 1. **Combien compte-t-on de points ?**
- Puis on trace un troisième octogone de même centre et de côté 3 et on place des points aux sommets et des points sur les côtés de sorte que la distance entre les points successifs soit toujours égale à 1. **Combien compte-t-on en tout de points ?**
- On trace ainsi 22 octogones successifs de même centre et de côtés augmentant chaque fois de 1 et on y place des points aux sommets, et des points espacés de 1 sur chaque côté. **Combien compte-t-on en tout de points ? Peut-on prévoir une formule générale avec n octogones ?**



2025 : un nombre aux PROPRIETES SURPRENANTES ! (du professeur Gérard)

- 2025 est la somme des cubes des chiffres de 1 à 9 : $2025 = 1^3 + 2^3 + 3^3 + 4^3 + 5^3 + 6^3 + 7^3 + 8^3 + 9^3$

- 2025 est égal au carré de la moitié du produit de la somme S de ses chiffres et de S + 1 :

$$2025 = \left(\frac{S \times (S+1)}{2}\right)^2 \text{ avec } S = 2 + 0 + 2 + 5 = 9$$

Avec un algorithme (par exemple ALGOBOX), on trouve que les seules années jusqu'en l'an 100 000 ayant cette propriété sont : 1, 2025, 3025, 29241

Ces femmes qui ont marqué notre histoire : Marie-Anne Hartmann (1856-1924), alias Marie Hart

Née à Bouxwiller en 1856 dans une fratrie de huit enfants, elle est la fille d'Émilie, institutrice, et de Louis, pharmacien.

En 1876, après une formation d'institutrice, elle enseigne à Dresde en qualité de répétitrice de français. Elle y tient un journal en français qui révèle une jeune fille attachée à sa famille, imprégnée des cultures française et allemande.

En 1877, elle écrit en français « Marguerite ou la petite gardeuse d'oies ».

En 1882, alors que l'Alsace est allemande, elle épouse contre l'avis de sa famille Alfred Kurr, ancien officier allemand divorcé. Le couple s'installe à Mellau dans le Vorarlberg (Autriche) puis revient à Lutzelhouse trois ans plus tard.

En 1885, après la naissance de sa fille Charlotte, la famille s'installe en Haute-Bavière. Marie retrouve l'inspiration. Elle écrit d'abord en allemand et signe Marie Hart, mais très vite, elle décide d'écrire dans le dialecte de Bouxwiller, multipliant les récits, contes, nouvelles, poèmes et pièces de théâtre. Sa pièce de théâtre *D'r Stàdtnàrr* (Le fou de la ville) est jouée à Strasbourg et à Haguenau dès 1907.

Ses écrits font l'éloge de sa région, ses paysages et ses habitants. Ses récits paraissent en feuilleton dans les journaux alsaciens.

Son mari étant ruiné, la famille revient à Bouxwiller. Marie Hart ouvre alors avec ses sœurs une pension pour collégiens.

C'est à la cinquantaine (1911) qu'elle peut enfin voir son premier recueil publié. Ses mémoires, *G'schichtlen un Erinnerungen üs de sechziger Jahr* (Petites histoires et souvenirs des années 1860) connaissent un certain succès.

À la fin de la Première Guerre mondiale, lors du retour de l'Alsace à la France, des commissions de triage sont créées et une carte d'identité discrimine les habitants de l'Alsace-Moselle en fonction de la pureté de leurs origines. 130 000 personnes indésirables, dont son mari, sont expulsées.

La sensibilité alsacienne de Marie est heurtée par la brutalité des nouvelles autorités et l'attitude de certains de ses compatriotes.

Rejetée, calomniée, elle se résout à quitter sa *Heimet* pour rejoindre son époux à Bad Liebenzell, en Forêt-Noire, où celui-ci a trouvé refuge. Le couple vit dans la misère.

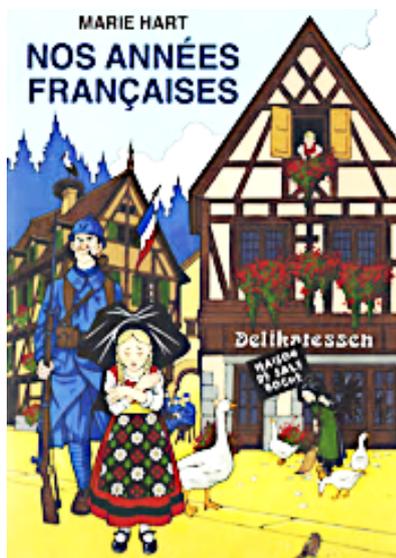
C'est là, qu'elle écrit son dernier roman pour raconter sur le mode de la fiction, l'épuration dont elle a été victime : « *Üs unsere Franzosezeit* ». Ouvrage rédigé en alsacien, publié en allemand et réédité très tardivement en français sous le titre « Nos années françaises ».

Marie Hart s'est éteinte à 67 ans de Heimweh, de mal du pays.

Elle aura été un témoin privilégié du mode de vie des habitants de sa région dans la seconde partie du 19^{ème} siècle, ainsi que des guerres de 1870 et de 1914-1918.

Marie Hart reste l'une des rares écrivaines ayant produit une telle œuvre en prose dialectale.

Elle repose au cimetière de Bad Liebenzell.



Solution de l'énigme du professeur Gérard : clin d'œil d'octogones à 2025

a) Avec 1 seul octogone, on dénombre $u_1 = 1 + 8 = 9$ points

a) Avec 2 octogones, il y a en tout : $u_2 = 9 + 8 \times 2 = 25$ points.

b) Avec 3 octogones, il y a en tout : $u_3 = 25 + 8 \times 3 = 49$ points.

c) Avec 22 octogones, $u_{22} = 1 + 8 \times (1 + 2 + 3 + 4 + \dots + 22) = 2025$ points.

On remarque que : $u_1 = 9 = 3^2$; $u_2 = 25 = 5^2$; $u_3 = 49 = 7^2$ et $u_{22} = 2025 = 45^2$

On peut démontrer effectivement qu'avec n octogones, on a : $u_n = (2n + 1)^2$.

Les nombres successifs obtenus sont appelés des **nombre octogonaux**, et 2025 en fait partie !

La Villa Mulhouse : quand La Cité s'exporte à Paris

Dans le très chic 16^{ème} arrondissement de Paris, près du cimetière d'Auteuil, la **Villa Mulhouse** est un petit lotissement aujourd'hui difficilement accessible, caché derrière des grilles et d'abondantes glycines.

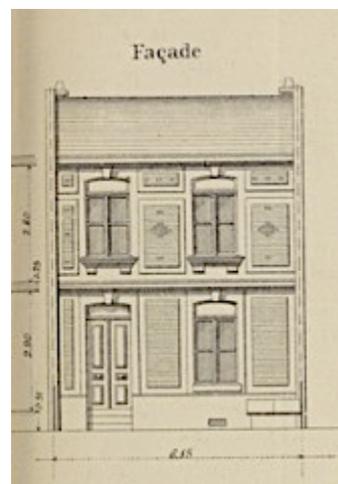
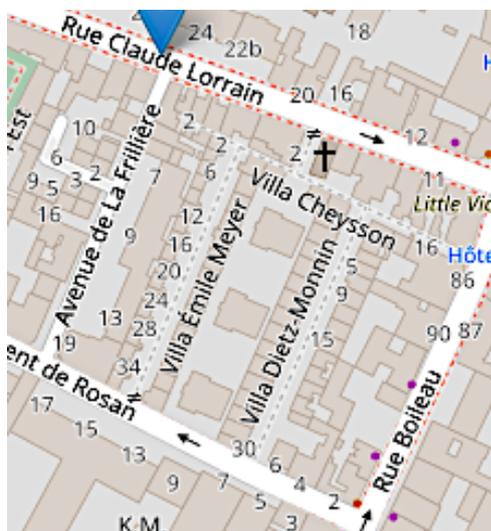
Formé de 3 voies privées, cet ensemble en forme de U a été construit entre 1881 et 1892 dans un quartier qui comptait à l'époque quelques établissements industriels et une population ouvrière.

Après avoir créé la Cité ouvrière de Mulhouse, Jean Dollfus (1800-1887), le directeur de DMC, ambitionne dès 1875 de réaliser un équivalent en banlieue parisienne. Le projet n'aboutit pas, mais donne des idées à l'ingénieur Emile Cacheux (Mulhouse 1844 - Paris 1923).

Ce spécialiste du logement ouvrier prévoyait de construire 400 maisons, mais n'a pas réussi à réunir les capitaux nécessaires. Il a vendu les dix premières à la Société des habitations ouvrières de Passy-Auteuil, constituée le 25 mai 1882 et dont Jean Dollfus était le président d'honneur.

Finalement, ce sont 67 maisons de 3 types différents qui ont été construites le long des passages Dietz-Monin, Cheysson et Emile Meyer. Elles sont contigües, adossées par le jardin, déjà équipées de l'eau courante, du gaz et du tout-à-l'égout. Louées ou vendues à crédit sur 20 ans, ces maisons ne sont cependant accessibles qu'à une élite d'ouvriers très qualifiés ou d'employés. Le règlement stipule qu'elles doivent être occupées « bourgeoisement », qu'il est interdit d'y ouvrir « cabarets, débits ou boutiques », de sous-louer tout ou partie du logement et même « d'étaler du linge dans le jardin pour le faire sécher ».

Deux maisons de la *Villa Mulhouse* sont occupées par une société coopérative nommée *l'Union Fraternelle*, qui fournit aux habitants qui en sont membres des denrées alimentaires et des vins de choix à prix réduit. De plus, le quartier est desservi par divers transports en commun tels que tramways, omnibus, chemin de fer et même bateaux-mouches.



Façade d'une maison construite en 1892, comportant cuisine et salle à manger au rez-de-chaussée, 3 chambres à l'étage, cave en sous-sol, cour et jardin

Lors de l'Exposition Universelle de 1889, la Société des habitations ouvrières de Passy-Auteuil s'est vu décerner une médaille d'or par la section d'économie sociale. En juillet 1892, le Président de la République Sadi Carnot a visité officiellement la *Villa Mulhouse*, où il a été accueilli par Messieurs Dietz-Monin, sénateur et président d'honneur de la Société, Jules Siegfried, député et président de la Société, et Emile Cheysson, inspecteur général des Ponts-et-Chaussées et vice-président.

En 1937, les 3 voies nommées « passage » ont été renommées « villa ». Elles incarnent aujourd'hui le rêve de la campagne à Paris dans l'un des quartiers les plus recherchés de la capitale.

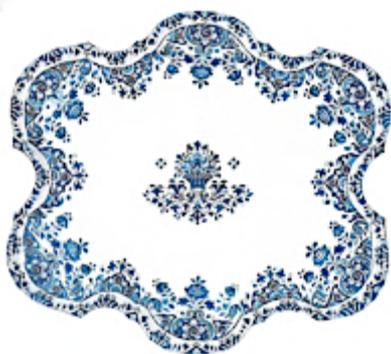
Les entreprises alsaciennes sous Louis XV : les faïences de Hannong

L'entreprise est fondée en 1721 par Charles-François Hannong à partir d'un atelier de fabrication de pipes en terre, la Manufacture de Strasbourg. Elle ouvre un autre atelier à Haguenau, au plus proche des gisements d'argile et des réserves de bois de la forêt. A leurs débuts, les faïences de Strasbourg s'ornent de décors à la mode : des motifs en camaïeu bleu de Rouen. Paul, l'un des deux fils du fondateur, artiste et technicien, personnalise le style pour le « végétaliser » en y ajoutant des fleurs (roses, œillets, tulipes...), des feuillages et des feuilles d'acanthé. Cette innovation remporte un tel succès que l'entreprise s'essaie aux personnages. Grâce à son procédé de cuisson à petit feu, Paul Hannong exécute le premier décor d'or, pièce qu'il offrira à Louis XV lors de sa visite à Strasbourg en 1744. En collaboration avec d'autres faïenciers, ses pièces s'ornent de bergers et bergères, de musiciens, de Chinois dans un paradis de légumes, de fruits et d'animaux.

Ses faïences parent les plus grandes tables d'Europe.



Assiette à décor de fleurs fines,
Joseph Hannong



Plat à décor bleu, Paul
Hannong

En 1754, le roi transfère le monopole de la porcelaine à Vincennes et en 1755, Paul Hannong délocalise l'entreprise à Frankenthal, dans le Palatinat (Allemagne). À la suite du décès du père, la vente des secrets de fabrication à la Manufacture de Sèvres par le fils de Paul va sonner le glas de l'ère des Hannong.

La suppression du monopole sur les porcelaines en 1766 leur donne le coup de grâce. Le secret sera diffusé dans toute l'Europe et la Manufacture de Strasbourg ferme définitivement ses portes en 1784.

Les manufactures Hannong n'ont lancé sur le marché que de précieux ensembles et services de tables destinés aux maisons princières et à la haute bourgeoisie. Elles n'ont jamais réalisé de production populaire pour les foires locales et le commerce régional.

Elles restent la référence en matière de faïences et font aujourd'hui le bonheur, outre de leurs possesseurs, des salles de ventes et des antiquaires.

Un peu plus de 50 ans d'existence aura suffi à faire leur renommée.

Le saviez-vous ? Il y a 1050 ans naissait une coopérative de production du munster

Les historiens attribuent l'invention du Munster aux moines bénédictins installés à l'abbaye de Munster aux 7^{ème} et 8^{ème} siècle. En 975, ils fondent une coopérative d'éleveurs de vaches et de producteurs de lait regroupant la ville de Munster et neuf communes de la vallée de la Fecht.

Ils louent à l'année 21 alpages sur les Hautes Chaumes aux chanoinesses de Remiremont. Le paiement du loyer se fait en nature, c'est-à-dire en fromage. Cette communauté met en place un système de collecte du lait qui lui permet d'en récolter une grande quantité.

Ils développent une race de bêtes qui donnent beaucoup de lait. Elles sont plus petites, plus alertes et donc moins lourdes, ce qui leur permet d'accéder plus facilement aux prairies de montagnes.

Entre deux laudes, les frères fabriquent et affinent le fromage dans les caves de l'abbatiale dans un extrême souci de propreté. Le sel nécessaire à la fabrication du fromage provient des salines de Marsal (Moselle) appartenant aux chanoinesses. Ce nouveau produit sera simplement appelé « munster ».



La *Maison du Fromage* à Gunsbach vous révèle les coulisses de la fabrication de notre emblématique Münsterkaas.

Devons-nous la bouchée à la reine aux infidélités de Louis XV ?



Portrait en 1748 de Marie Leszczyńska par Quentin de la Tour

Si aujourd'hui la bouchée à la reine est un plat incontournable de la gastronomie française, des fêtes familiales et des manifestations populaires, sa création est attribuée à Marie Leszczyńska et à son cuisinier Nicolas Stohrer.

Lorsque Louis XV rencontra pour la première fois Marie, il avait 15 ans et elle 22 ans. Il en tomba vite amoureux et pendant les neuf premières années de leur mariage, il fut un époux modèle. Marie Leszczyńska mit dix enfants au monde, huit filles et deux fils. Ses maternités la fatiguèrent et la firent vieillir précocement. Elle finit par renoncer à toute forme de coquetterie.

En 1733, quand il eut 25 ans, le roi prit sa première maîtresse. En 1737, la reine eut son dixième et dernier enfant. Depuis ce temps, Louis traitait sa femme d'une politesse froide... Elle décida de le reconquérir.

S'inspirant des pâtisseries à base de pâte feuilletée sucrée comme les puits d'amour créés par Vincent La Chapelle et réalisés pour sa rivale, Madame de Pompadour, elle demanda à son cuisinier de concocter une recette aux vertus aphrodisiaques qui réveillerait et ramènerait vers elle la fougue de son mari.

Un salpicon, préparation de viande et de petits légumes, fut ajouté à une pâte ronde et plus petite.

La recette de la bouchée à la reine façon Versailles comportait à l'origine : du ris de veau, de la cervelle d'agneau, des crêtes et rognons de coq, des « amourettes » souvent d'agneaux, des quenelles de volaille, des truffes et des olives vertes.

Mais cette recette ne produisit pas l'effet escompté : le roi Louis XV continua à cumuler les infidélités. Elle est en revanche largement passée dans la postérité grâce entre autres au duc de Lorraine Stanislas (père de Marie), qui contribua à sa popularité dans les buffets de la noblesse de Lorraine.

La recette préférée du Cercle d'Histoire (pour 8 personnes)

Ingrédients :

8 croûtes, 1 poule de 1,5 kg, 500 g de collet de veau, 250 g de ris de veau, 300 g de quenelles de volaille ou de veau, 4 carottes, 1 poireau, 2 oignons piqués de 4 clous de girofle, 3 gousses d'ail, 1 bouquet garni, 2 bouillons de poule, 400 g de champignons de Paris, 75 g de beurre, 75 g de farine, 20 cl de Riesling ou un jus de citron, 1,5 l de bouillon de cuisson de la poule, 25 cl de crème fraîche, 2 jaunes d'œufs, sel et poivre.

Préparation

Préparer un bouillon avec tous les légumes, le bouquet garni et les bouillons de poule. Y plonger la volaille et le collet de veau. Faire cuire 2 h à faible ébullition et à couvert. Sortir tous les ingrédients et filtrer le bouillon de cuisson au chinois. Faire réduire le bouillon au 2/3 sur feu moyen. Couper les viandes en petits cubes et tailler les carottes en brunoise.

Faire blanchir les ris de veau 3 mn à l'eau bouillante. Enlever le gras et retirer la peau. Les faire cuire à couvert dans un peu de beurre pendant 20 mn.

Faire un roux avec le beurre et la farine. Ajouter progressivement le bouillon de volaille filtré et mélanger au fouet, puis la crème fraîche mélangée avec les jaunes d'œufs et laisser cuire 15 mn pour obtenir une sauce onctueuse. Ajouter les morceaux de viandes, les ris de veau et les quenelles en morceaux, les champignons, que l'on aura fait revenir, et les carottes.

Verser dans les croûtes préalablement réchauffées au four.

A déguster avec un bon Riesling.

